

Étude du séminaire XX de Jacques Lacan, *Encore*

Mardi 18 octobre

Présidents-Discutants : Pierre-Christophe Cathelineau et Cyrille Noirjean
Leçon 3 : Eduardo de Carvalho Rocha

– De quoi s’agit-il dans cette leçon ? Il s’agit du dit, du dire, de la linguisterie, de la bêtise, du signifiant, de l’amour comme signe du changement de raison.

– Cette raison qui change, quelle est-elle ? Encore qu’il eût déjà distingué “son” signifiant de celui de la linguistique, Lacan en tire ici d’autres conséquences, en reconnaissant notamment qu’il s’agit d’une autre raison.

Lacan y prête hommage à la linguistique et à certains linguistes, il admet même qu’à partir de la découverte de l’inconscient il a été inévitable de rentrer dans la linguistique, mais c’est le moment de dire que ce n’est pas la linguistique qui lui permet de saisir ce qu’il advient de cette fondation du sujet à laquelle la psychanalyse donne lieu. Il y a un écart de la linguistique à la linguisterie, le terme qu’il a forgé pour rendre compte de ce sujet nouveau.

– De la linguistique à la linguisterie il y a une disjonction, une intersection ?

Et dire linguisterie a des effets. Les effets d’un dire. « Le dire est justement ce qui reste oublié derrière ce qui est dit dans ce qu’on entend. »

– Les conséquences d’un dire peuvent conduire à un nouveau discours, à un nouvel amour qu’il situe à l’aide du poème de Rimbaud, à un passage vers un autre discours. Il traitera de ce passage pour souligner la distance de la linguistique à la linguisterie.

– Ce passage, qu’un nouvel amour signale, montre aussi qu’il ne s’agit pas de l’amour « de la tension vers l’Un », mais d’un signe qui n’est rien de plus qu’une opération disjonctive. La séparation de deux substances qui n’ont rien en commun. Ce passage, c’est ce que le discours analytique permet de marquer, de même que les passages entre les autres discours. Pourquoi ? Parce qu’il est celui qui a placé le trou à la place de l’agent ? J’avoue qu’il est difficile de reconnaître que là, dans cet effet de passage, l’amour en soit le signe. « En disant que l’amour, c’est le signe de ce qu’on change de discours... il y en a toujours quelque émergence (du discours analytique), à chaque passage d’un discours à un autre. » (p. 56)

– Lacan pose à côté de l’amour comme signe d’un passage, d’une nouvelle raison, ce qu’il avait dit auparavant, soit que « l’amour n’est pas un signe de la jouissance de l’Autre ». Mais alors,

demande-t-il, « l'amour tient-il dans le fait que ce qui apparaît ce n'est rien d'autre, ce n'est rien de plus que le signe ? » Je ne sais pas comment déployer cette question, mais elle m'a interpellé.

– Le fait, c'est qu'il souligne lui-même que nous changeons de discours. Si nous rentrons dans le langage, ce n'est pas que pour en extraire des métaphores, des métonymies, des effets de vérité, des messages, des informations, ce que la linguistique nous a bien appris. Ce à quoi nous avons affaire maintenant, ce sont des bêtises, nos bêtises dites en analyse, mais pas seulement. Cette bêtise qui constitue une linguisterie institue quelque chose de nouveau, bien que presque personne ne semble y faire attention.

– Pour instituer cette linguisterie, Lacan s'en tient à ce qu'il a à sa portée lorsqu'il se sert de la fonction du signifiant. La fonction du signifiant, d'un signifiant, ou même d'un signifiant Un qui puisse lui permettre de fonder une autre substance. Il dit : « Il s'agirait de la fonder, parce que quand même c'est le fondement du symbolique. Nous le maintenons, quelle qu'elle soit, au fond, cette dimension que ne nous permet d'évoquer que le discours analytique, d'ailleurs. » (p.61)

– « La question est de ce que le discours analytique introduit un adjectif substantivé, la bêtise, en tant qu'elle est une dimension en exercice du signifiant. » (p.61)

– Il y a changement de discours quand on prend la bêtise pour une dimension en exercice du signifiant, une incarnation du langage, comme corps, comme substance qui se corporifie. Freud avait déjà souligné la dimension de jouissance du signifiant, par exemple, dans le mot d'esprit. Mais aussi dans d'autres formations de l'inconscient. Qu'est-ce qui change en relation à la jouissance de la prendre comme effet de langage qui révèle un sujet de d'inconscient ou bien de la prendre comme substance corporifiée ?

– Il y a changement de discours, il y a passage d'un sujet fondé sur la substance pensante et étendue vers ce sujet forgé par une substance jouissante.

– « Que peut bien être ce à quoi nous pourrions accrocher cette substance en exercice ? » (p.61)

– « Cette dimension qu'il faudrait écrire *dit-mension*, à quoi la fonction du langage est d'abord ce qui veille avant tout usage meilleur et plus rigoureux » (p.61)

– Un autre passage ? Un passage du langage en tant qu'outil ou en tant que lieu des signifiants vers le langage comme ce qui veille, ce qui garde cette *dit-mension*. Et du sujet vers celui qui est l'effet incarné (en corps) de la jouissance de l'Autre.

– Ce que nous faisons dans une analyse, c'est engager le sujet à dire des bêtises, et « de là surgit un dire qui ne va pas toujours jusqu'à pouvoir ex-sister au dit. À cause justement de ce qui vient

au dit comme conséquence. Et que c'est là l'épreuve où un certain réel dans l'analyse de quiconque, si bête soit-il, peut être atteint ». (p.62)

– Serait-ce dans cette rencontre avec le réel, à ce point où le pouvoir d'ex-sister au dit trouve une limite, serait-ce là ce point troué qui introduit la jouissance de l'Autre, en tant qu'Autre sexe, le féminin ?

– Pour suivre cette voie, celle de mettre à l'épreuve certains dres, Lacan annonce qu'il aura besoin de l'être, peut-être de l'Un auquel il arrivera au moyen du *Ya d'l'Un*, mais pour quoi faire ? Pour aborder l'Autre sexe, le féminin ? Il veut avancer vers ce qu'il appelle son signifiant, peut-être cet Un ?

– Et pour finir il dit que le signifiant, que son signifiant, est la cause de la jouissance. J'en resterai là, sur ce point.